

119. Arrêt du 22 novembre 1911 dans la cause Burkhard.

Art. 46 al. 1 LP : Si le débiteur n'a pas protesté contre la notification d'un commandement de payer à un for autre que celui prévu par la loi, l'autorité de surveillance doit en admettre la validité. — Art. 53 LP. Le fait que le débiteur a transféré son domicile à l'étranger avant l'avis de saisie rend impossible la continuation de la poursuite en Suisse, les cas exceptionnels prévus aux art. 50, 51, 52 et 54 LP étant réservés.

A la requête de dame Burkhard-Esseiva l'office a notifié le 8 juillet 1911 à Marcel Croset un commandement de payer qui, en l'absence du débiteur, a été remis à sa femme, rue des Pâquis n° 3.

Donnant suite à une réquisition de saisie reçue le 12 octobre, l'office a procédé le 16 octobre à la saisie d'une somme de 30 fr. par mois sur le salaire du débiteur. Le 31 octobre Croset a demandé à l'office l'annulation de cette saisie attendu que depuis le 7 juillet il est domicilié à Lyon. L'office a fait droit à cette demande par décision du 23 octobre basée sur le fait que « il résulte des renseignements obtenus que le débiteur Marcel Croset est domicilié à Lyon définitivement depuis le 5 juillet 1911 ».

Dame Burkhard-Esseiva a recouru à l'autorité de surveillance en alléguant que Croset était encore domicilié à Genève lors de la notification du commandement de payer. L'autorité cantonale de surveillance ayant écarté le recours en date du 2 novembre, elle a recouru en temps utile au Tribunal fédéral contre cette décision en certifiant que Croset n'a quitté Genève que le 15 juillet et que sa femme n'est partie que le 27.

Statuant sur ces faits et considérant en droit :

Bien qu'il y ait désaccord entre parties sur le point de savoir si Croset avait déjà quitté Genève lors de la notification du commandement de payer, la validité de cette notification n'est pas en question : le débiteur n'a demandé et l'office n'a prononcé que l'annulation de la *saisie*. D'autre

part il n'y a aucun intérêt d'ordre public qui s'oppose à ce que, avec le consentement exprès ou tacite du débiteur, le commandement de payer lui soit notifié à un for autre que celui prévu par la loi (v. JAEGER, 3^e éd. note 2 sur art. 46, p. 85-86) ; du moment donc que Croset n'a pas protesté contre la notification qui a eu lieu à Genève, l'autorité de surveillance doit en admettre la validité, quand bien même il serait constant que, lors de cette notification, Croset était déjà domicilié à Lyon.

La seule question qui se pose est ainsi celle de savoir si la poursuite régulièrement intentée à Genève peut être continuée au même lieu alors qu'il est certain qu'avant la date de l'avis de saisie le débiteur avait quitté Genève et s'était fixé à l'étranger.

C'est avec raison que l'instance cantonale a donné à cette question une solution négative. La notification du commandement de payer ne crée pas à l'endroit où elle a eu lieu un for pour la continuation de la poursuite ; de l'art. 53 LP qui dispose que « si le débiteur change de domicile *après* l'avis de saisie la poursuite se continue au même domicile », on doit conclure *a contrario* que, si le changement de domicile s'est effectué *avant* l'avis de saisie, la continuation de la poursuite, soit la saisie, a lieu au nouveau domicile (v. JAEGER, 3^e éd. note 4 sur art. 53). Si donc Croset avait transféré son domicile de Genève dans un autre endroit de la Suisse, la saisie n'aurait pu être requise qu'au lieu de son nouveau domicile et l'office de Genève aurait été incompétent pour ordonner cette opération. Il est également incompétent, et pour le même motif, dans le cas particulier : le fait qu'au lieu de se créer un nouveau domicile en Suisse Croset s'est établi à l'étranger ne saurait avoir pour conséquence de maintenir Genève comme for de la poursuite ; son effet est au contraire de rendre impossible en Suisse la continuation de la poursuite, les cas exceptionnels prévus aux art. 50, 51, 52 et 54 étant, bien entendu, réservés (v. JAEGER 3^e éd. note 4 sur art. 53).

Par ces motifs,

la Chambre des Poursuites et des Faillites
prononce :

Le recours est écarté.

120. **Entscheid vom 28. November 1911** in Sachen **Schillig**.

Art. 149 Abs. 3 SchKG: Unzulässigkeit einer ohne neuen Zahlungsbefehl erfolgenden Fortsetzung einer Betreibung, wenn der Gläubiger bloss einen provisorischen Verlustschein hat.

A. — Am 22. August 1910 pfändete das Betreibungsamt Altdorf auf Grund eines Zahlungsbefehls vom 19. Juli 1910 für eine Forderung der Rekursbeflagten Hilba Müller geschiedene Schillig und deren Kinder im Betrage von 2753 Fr. 35 Cts. nebst 5% Zins seit 25. Februar 1910 auf die Dauer eines Jahres den Lohn des Rekurrenten bei der eidgen. Munitionsfabrik Altdorf bis zum Betrage von 5 Fr. per Woche. Die Pfändungsurkunde trägt den Vermerk: „Pfand ungenügend“.

Am 1. September 1911 pfändete das Betreibungsamt Bürglen — der Rekurrent wohnt tatsächlich in Bürglen; seit wann, ist nicht aus den Akten ersichtlich — für dieselbe, von der Gläubigerschaft nunmehr auf 2663 Fr. 35 Cts. bezifferte Forderung einen weiteren Betrag von 10 Fr. per Woche. Dieser Pfändung war weder ein neuer Zahlungsbefehl, noch die Ausstellung eines definitiven Verlustscheines vorausgegangen.

B. — Gegen diese zweite Pfändung reichte Schillig bei der kantonalen Aufsichtsbehörde eine Beschwerde ein, die er namentlich damit begründete, daß alle früheren Betreibungshandlungen vom Betreibungsamt Altdorf vorgenommen worden seien, trotzdem er schon seit Dezember 1909 in Bürglen gewohnt habe; „auf ungesetzliche Handlungen“ dürften aber keine „Erneuerungen stattfinden“. Vom Betreibungsamt Bürglen habe er seiner Zeit „weder Zahlungsbefehl, noch Pfändungsanzeige oder Pfändungsurkunde“ erhalten. Übrigens sei auch die Pfändungsurkunde ungültig, da sie mit den vorgenommenen Lohnabzügen nicht übereinstimme. Eventuell sei die Pfändung auf 5 Fr. per Woche zu reduzieren.

Durch Entscheid vom 28. Oktober 1911 hat die kantonale Aufsichtsbehörde diese Beschwerde abgewiesen, weil aus der Vernehmungslage des Betreibungsamtes Bürglen hervorgehe, „daß dem „Beschwerdeführer, der Pfändung vorgängig, vom Betreibungsamt „Altdorf ein Zahlungsbefehl zugestellt wurde und nichts Pfändbares, ohne das Lohnguthaben, vorhanden war“, und weil die Lohnabzüge von 10 Fr. per Woche nicht zu hoch seien.

C. — Gegen diesen Entscheid hat Schillig rechtzeitig bei der kantonalen Aufsichtsbehörde eine Beschwerde zu Händen des Bundesgerichts eingereicht, mit dem Antrag auf Aufhebung der Lohnpfändung vom 1. September 1911, eventuell auf Reduktion des gepfändeten Lohnbetrages.

Die Begründung des Rekurses ist aus Erwägung 2 hienach ersichtlich.

Die Beschwerdeschrift wurde zuerst — weil sie nur in einem Exemplar eingereicht worden, dieses aber für die kantonale Aufsichtsbehörde bestimmt sei, und daher für das Bundesgericht kein Exemplar übrig bleibe — von der kantonalen Aufsichtsbehörde zurückbehalten, dann aber, auf eine bezügliche Aufforderung des Instruktionsrichters hin, an das Bundesgericht gesandt.

Die kantonale Aufsichtsbehörde beantragt, es sei auf den Rekurs, weil nur in einem Exemplar eingereicht, nicht einzutreten, eventuell sei er abzuweisen.

Die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer zieht
in Erwägung:

1. — Daß der Rekurs nur in einem Exemplar eingereicht wurde, ist kein Grund, darauf nicht einzutreten; vielmehr wäre die Folge dieses Formfehlers gemäß konstanter Praxis gegebenen Falles nur die gewesen, daß ein zweites Doppel auf Kosten des Rekurrenten angefertigt worden wäre, was jedoch hier deshalb nicht notwendig war, weil die Vernehmungslage der rekursbeflagten Behörde bereits vorlag.

2. — Da der Rekurrent sich vor Bundesgericht — von der eventuellen Bemängelung der Höhe der Lohnpfändung abgesehen — nur darüber beschwert, daß ohne Erlaß eines neuen Zahlungsbefehls eine neue Pfändung vorgenommen worden sei, so braucht nicht untersucht zu werden, ob der Rekurrent, wie er behauptet, schon zur Zeit der Anlegung des Zahlungsbefehls seitens des Betrei-